

## Les racines du ciel

Ce roman, publié en 1956, a été écrit par Romain Gary, écrivain français, né en Lituanie en 1914, aviateur, résistant, diplomate, romancier et scénariste, décédé en 1980. Il est une invitation à mettre de la poésie et de l'écologie dans nos vies. Ce roman prend son titre dans une expression de Peer Qvist, un biologiste, qui décrit le besoin de liberté, d'égalité, de fraternité et de dignité comme des *"racines profondément enfoncées dans l'âme humaine"*. Le titre aurait aussi pu être inspiré de cette image magnifique de la philosophe Simone Weil dans *L'enracinement* : *"Seule la lumière qui tombe continuellement du ciel fournit à un arbre l'énergie qui enfouit profondément dans la terre ses puissantes racines. L'arbre est en réalité enraciné dans le ciel"*.

L'histoire se passe au Tchad, à Fort-Lamy (actuellement Ndjamena), en 1956. A travers les récits d'une dizaine de narrateurs (chasseurs, commerçants, mercenaires, agents de l'administration, la serveuse du café...), nous suivons Morel, un personnage pittoresque qui passe de bars en terrasses pour faire signer une pétition pour la sauvegarde des éléphants, 30.000 étant tués chaque année pour leur viande par les locaux, pour l'ivoire et la gloire par les colons. Durant toute son aventure, il ne quittera pas sa vieille serviette en cuir, bourrées de pétitions et de manifestes qui proclame : *"Le temps de l'orgueil est fini. Tout homme digne de ce nom devrait se tourner avec plus humilité et de compréhension vers les autres espèces animales - éléphants, chiens ou oiseaux -, différentes mais non inférieures. Il est temps de nous rassurer sur nous-mêmes en montrant que nous sommes capables de préserver cette liberté géante, maladroite et magnifique, qui vit encore à nos côtés"*.

A la page 55 du livre, on apprend enfin ce qui motive Morel à travers les explications données à Mina. Après avoir évoqué son séjour dans un camp de concentration, pendant la seconde guerre mondiale, il dit :

*"Je dois vous dire aussi que j'ai contracté, en captivité, une dette envers les éléphants, dont j'essaye seulement de m'acquitter. C'est un camarade qui avait eu cette idée, après quelques jours de cachot - un mètre dix sur un mètre cinquante - alors qu'il sentait que les murs allaient l'étouffer, il s'était mis à penser aux troupes d'éléphants en liberté - et, chaque matin, les Allemands le trouvaient en pleine forme, en train de rigoler : il était devenu increvable.*

*Quand il est sorti de cellule, il nous a passé le filon, et chaque fois qu'on n'en pouvait plus, dans notre cage, on se mettait à penser à ces géants fonçant irrésistiblement à travers les grands espaces ouverts de l'Afrique. Cela demandait un formidable effort d'imagination, mais c'était un effort qui nous maintenait vivants. Laissés seuls, à moitié crevés, on serrait les dents, on souriait et, les yeux fermés, on continuait à regarder nos éléphants qui balayaient tout sur leur passage, que rien ne pouvait retenir ou arrêter ; on entendait presque la terre qui tremblait sous les pas de cette liberté prodigieuse et le vent du large venait emplir nos poumons.*



Naturellement, les autorités du camp avaient fini par s'inquiéter : le moral de notre block était particulièrement élevé, et on mourrait moins. Ils nous ont serrés la vis. Je me souviens d'un copain, un nommé Fluche, un parisien qui était mon voisin de lit. Le soir, je le voyais incapable de bouger, son pouls était tombé à trente-cinq - mais de temps en temps nos regards se rencontraient : j'apercevais au fond de ses yeux une lueur de gaieté à peine perceptible et je savais que les éléphants étaient encore là, qu'ils les voyaient à l'horizon... Les gardes se demandaient quel démon nous habitait (...) L'idée qu'il y avait encore en nous quelque chose qu'ils ne pouvaient pas atteindre, une fiction, un mythe qu'ils ne pouvaient pas nous enlever et qui nous aidait à tenir, les mettait hors d'eux (...)

Un soir Fluche s'est traîné jusqu'au block et j'ai dû l'aider à atteindre son coin. Il est resté là un moment, allongé, les yeux grands ouverts, comme s'il cherchait à voir quelque chose et puis il m'a dit que c'était fini, qu'il ne les voyait plus. On a fait tout ce que l'on a pu pour l'aider à tenir. Il fallait voir la bande de squelettes que nous étions l'entourant avec frénésie, brandissant le doigt vers un horizon imaginaire, lui décrivant ces géants qu'aucune oppression, aucune idéologie ne pouvait chasser de la terre. Mais le gars Fluche n'arrivait plus à croire aux splendeurs de la nature. Il n'arrivait plus à imaginer qu'une telle liberté existait encore dans le monde - que les hommes, fût-ce en Afrique, étaient encore capables de traiter la nature avec respect. Il a tourné vers moi sa sale gueule et il m'a cligné de l'oeil :

- Il m'en reste un, murmura-t-il. Je l'ai planqué, bien au fond, mais j'pourrais plus m'en occuper... j'ai plus c'qu'il faut... prends le avec les tiens". Il faisait un effort terrible pour parler, le gars Fluche, mais la petite lueur dans les yeux y était encore. "Prends le avec les tiens... il s'appelle Rodolphe.  
- C'est un nom à la con, que je lui dis. J'en veux pas... occupe t'en toi-même.

Mais il m'a regardé d'une telle façon... "Allez zou, lui dis-je, je te le prends, ton Rodolphe, quand t'iras mieux, je te le rendrai". Je tenais sa main dans la mienne et j'ai tout de suite su que Rodolphe, il était avec moi pour toujours. Depuis, je le trimbale partout avec moi. Et voilà, mademoiselle, pourquoi je suis venu en Afrique, voilà ce que je défends".

Ce texte nous inspire car il décrit en quoi la poésie donne la force à ces hommes de survivre dans les camps de concentration. Les éléphants deviennent, par la magie et la force de l'imagination, leur dernière racine de liberté, celle qu'il est impossible de leur enlever et sur laquelle ils peuvent compter, quoi qu'il arrive.

Ce texte nous rappelle de "vraies" histoires de création poétique comme fait de résistance à l'oppression. Germaine Tillon a écrit, avec ses codétenues du camp de Ravensbruck, une opérette *Le Verflugbar aux enfer*, au cours de l'hiver 1944-45. A la déshumanisation programmée par leurs bourreaux, ses femmes ont opposé la poésie et le rire.

C'est la poésie, elle encore, qui conduit Morel à entreprendre une action d'une beauté et d'une ambition folles : sauver les éléphants de la brutalité des hommes. Elle le conduit à entreprendre un grand voyage et à s'engager pour une cause écologiste.

Enfin, nous avons parfois lu ce texte avec des groupes de personnes qui vivent la



précarité, ou en situation de handicap, et même avec des amis. A chaque fois, il provoque une émotion partagée et devient une part de patrimoine commun pour le groupe. Certains ont évoqués comme étant "leurs" éléphants des moments difficiles auxquels ils avaient survécu ; d'autres des obstacles qu'ils avaient réussi à dépasser à force de créativité ou de persévérance ; d'autres encore leurs enfants ou des proches auxquels ils tiennent plus que tout au monde ; ou encore des passions qui les animent et les font se lever le matin...

